

faire carrière avec l'ailleurs
œuvres Vagabondes

AN-PAUL ROGER

L'étranger fut longtemps considéré comme un individu qui vient troubler la tranquillité villageoise ou déposséder le paysan. Nous n'avons qu'à penser au *Survenant* dans l'œuvre de Germaine Guèvremont ou à ce roman québécois du XIX^e siècle *La terre paternelle* de Patrice Lacombe. L'étranger prend l'apparence dans l'œuvre picturale de Monique Harvey de références interculturelles : Indonésie, Thaïlande, Tahiti, Indes, Pérou... et de scènes de la vie quotidienne que la mémoire s'approprie pour ensuite nous rendre un contenu filtré, maquillé par le travail de l'huile et de l'imaginaire nous plongeant dans le monde de l'enfance, de la folie, de l'ironie et de l'étrange.

De ses voyages, Monique Harvey retient des formes s'apparentant à la configuration des lieux, aux statuettes religieuses, aux motifs d'un pagne que porte une femme attendant, aux sinuosités des montagnes qui coupent votre fuite lorsque, allongé sur la plage, vous poussez votre regard au-delà des oraisons mercantiles vous sollicitant de tous



Monique Harvey



côtés... Des lieux communs qui nous rejoignent et circonscrivent l'enfant en nous. Ces formes quasi géométriques évoluant dans un monde extérieur et retranscrites dans l'œuvre, ces ressources culturelles vidées de leur sens premier, couvrent presque dans son entièreté la toile pour ne laisser rien d'autre se dire que le «zappage» du raisonnable. Harvey illustre une histoire régulièrement posée sur une trame narrative composée de trois grandes strates parcourant le tableau de gauche à droite (*Life-guard* et *Aéroport*). Inconscient, subconscient et conscient ? Le tableau deviendrait corps avec tout son non-dit caché dans ces trois niveaux de la toile coupée par un personnage au corps blanchi. Ce dernier semble manifester la volonté ou le désir de se retirer d'un monde bigarré par mille couleurs et comportements afin d'atteindre la sagesse, la tranquillité de l'être. Volonté ironique si on se fie aux nombreux sourires dessinés sur les têtes blanches et rondes des estivants. Volonté qui entre en contradiction avec le corps puisque celui-ci, tout comme ce qui l'entoure, est pris par l'extravagance chromatique. Un corps détaché par des frontières aux lignes hachurées, brisées, un corps contaminé par l'histoire sociale et emporté par l'abondance des formes identifiées. Ce corps, monolithe dans *Aéroport*, s'oppose au tumulte de cette fin de siècle, ce corps lacéré affichant un calme plat et bariolé par le délire des

lignes rouges et bleues s'enlise dans ce marasme humain. Ne lui reste plus que la tête, la nuque, une partie de l'épaule droite détachées du fond par l'ardeur du crayon. Comme si le haut du corps voyant ce que l'homme peut réaliser afin de mieux vivre ignorait ce que le bas vit, subit. Est-ce le gain de la raison ? Est-ce la raison servie sur un plateau multicolore ? Harvey répond : «L'artiste doit se retirer du monde pour mieux l'appréhender.» Isolement agissant comme une poche masurpiale et qui permet à l'artiste de se retrouver, de se réconcilier avec son milieu, de recevoir l'amour nécessaire à sa survie. Troublant. Elle raconte ce moment où une femme, celle qui est au centre de *Aéroport*, l'a serrée dans ses bras : «Jamais je n'ai ressenti autant d'amour inconditionnel.» Est-ce que Monique Harvey tente de recréer l'amour en revivant par l'intermédiaire de la



peinture cet instant passé à l'étranger ? N'est-ce pas la recherche de tout artiste de dire pour vivre ? Ce héros à l'imaginaire captif, cet être en attente et presque romantique car, désirant s'affirmer et indubitablement prisonnier du social, a un regard paisiblement étranger et métamorphosé par le travail de la mémoire. Il flotte dans une simplicité outrancière. Immobilité et mobilité contrastent avec le fond intense accentué par les nombreux coups de spatule. Ce fond aux modulations colorées suggèrent le retrait du monde, le mystère, l'intemporel, une spiritualité balisée qui nous sauve des autres, mais les contours imprécis et fragiles éveillent l'incertitude, nous relancent vers l'avant, là où tout bouge, où tout est bruit et distraction. Entre formes et fond, des lignes frontières angoissantes par leur nombre et par les questions qu'elles peuvent soulever, l'envoûtement s'installe dans l'interstice. Un lieu qui force le lecteur à choisir moult images de diverses cultures afin de recréer son propre langage. Un langage intérieur qui choque l'adulte et séduit l'enfant.

—Des voyages en perspective ? Monique Harvey est réservée, comme si énoncer une destination signifiait jeter un mauvais sort, mais elle répond tout de même : «L'Espagne, Los Angeles pour le plaisir et la rencontre de galeristes.» ♦

Ci dessus : *Life-Garde*, 1996, huile sur toile, 121,9 x 91,4 cm.

Page précédente : *Aéroport*, 1996, huile sur toile, 121,9 x 152,4 cm.

**Galerie
Art Monaro
34, St-Paul
Ouest
Montréal
(Québec)**

